LE CONVALESCENT DE QUALITÉ,

OU

L'ARISTOCRATE.

COMÉDIE.

Prix, 1 liv. 4 sols.

LE CONVALESCENT DE QUALITÉ, *OU* L'ARISTOCRATE.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Par P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE.

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois au Théâtre Français, dit la Comédie Italienne, le 28 Janvier 1791.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint Jacques, N°. 47.

1791.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'APREMINE, Ariſtocrate.
MATHILDE, fille du M$_{is}$, Chanoineſſe.
UN MÉDECIN.
RICHARD, Intendnnt du Marquis.
GAUTHIER, Propriétaire Campagnard.
GAUTHIER fils, Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Pariſienne.
UN SECRÉTAIRE du Marquis.
BERTRAND, Créancier du Marquis.
UN HUISSIER.
UN LAQUAIS, parlant.
LAQUAIS, du Marquis.

La Scène eſt à Paris, dans l'Hôtel du Marquis.

DE L'IMPRIMERIE DES FRERES BARBOU.

LE

CONVALESCENT
DE QUALITÉ.
OU
L'ARISTOCRATE.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Virg. Æn. lib. III.

Il voyoit, agissoit, parloit de cette sorte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE MÉDECIN, RICHARD.

LE MÉDECIN.

Que m'apprenez-vous là, Monsieur Richard? cet homme
Veut donc mourir?

RICHARD.

Monsieur, je veux que l'on m'assomme

A

Si je n'ai mis en jeu l'adresse & la raison,
Pour qu'il gardât la chambre ou du moins la maison;
Rien ne me réussit ; il veut sortir vous dis-je.

LE MÉDECIN.

C'est un homme perdu. Vraiment cela m'afflige.
Je suis son Médecin ; j'ai le droit de blâmer,
Cette imprudence là : vouloir se gendarmer
Contre mes bons avis & franchir sa clôture!
Il se fait plus de tort qu'il ne croit, je vous jure;
Il falloit faire en sorte....

RICHARD.

Eh ! que n'ai-je pas fait!
« Vous perdez le bon sens & l'esprit tout-à-fait,
» Lui disois-je » Monsieur ; Ecoutez-moi de grace,
» Attendez seulement que cet hyver se passe.
» Quoi ! Monsieur le Marquis, ne vous souvient-il plus
» Combien pendant deux ans par la goutte perclus
» Vous fûtes en danger ? un mouvement de bile
» Rendoit la guérison encor plus difficile.
» Si votre Médecin jugea très-à-propos
» D'établir en votre ame un absolu repos;
» Si pour effectuer ce repos nécessaire,
» Il vous recommanda de vivre solitaire,
» De rester enfermé dans votre appartement;
» De n'y communiquer qu'avec moi seulement
» Et qu'avec lui.... »

LE MÉDECIN.

Sans doute.

RICHARD.

« Enfin si la prudence
» M'ordonna de veiller avec persévérance
» Autour de vous, afin d'en chasser avec soin
» Toute occupation & pour vous tenir loin
» De tout ce qui pourroit se passer dans le monde :
» C'est qu'il connoît fort bien votre humeur furibonde.
» C'est qu'il craint.... »

LE MÉDECIN.

Mais vraiment c'est pour cette raison
Que je l'ai retenu hors de cette maison
Depuis deux ans passés ; que dans cette Campagne,
Qu'il a dans les forêts, au pied d'une montagne,
Je l'ai fait demeurer depuis ce même tems,
Pour qu'il y fût en paix & loin des mécontens,
Qui n'auroient pas manqué de lui brûler la bile,
Et le voilà, morbleu ! de retour à la ville !
A Paris ! depuis quand ?

RICHARD.

Depuis hier.

LE MÉDECIN.

Ma foi
Dans huit jours il est mort.

RICHARD.

Comme vous je le croi.

LE MÉDECIN.

Des affaires du tems connoît-il quelque chose ?

RICHARD.

Pas le mot. Lui parler de la métamorphose,
Qui vient de s'opérer depuis quinze ou vingt mois,
C'eut été lui plonger vingt poignards à la fois
Dans le plus vif du cœur.

LE MÉDECIN.

Il eſt Ariſtocrate?

RICHARD.

De Pere en fils.

LE MÉDECIN.

Jugez de cette diſparate;
Si par ce qui m'arrive il faut juger de lui!
Monſieur Richard, le bien qui s'opere aujourd'hui,
Me donne un air vermeil, ma foi, qui fait envie;
Je ne me ſuis jamais mieux porté de ma vie,
Je ſuis bon Citoyen au moins : la Liberté
Eſt un régime doux & ſûr pour la ſanté;
La révolution nuit à la médecine;
Il n'importe ; mais lui, le Marquis d'Apremine!
Haut-&-puiſſant-Seigneur, Deſpote habitué
Au jeu, que ſes pareils ont ſi long-tems joué,
Que va-t-il devenir? il en perdra la tête.

RICHARD.

Par ſon début déja je prévois la tempête.
Furieux de ſe voir contrarier ſi fort
Sur le projet qu'il a de s'échapper ; d'abord
Il a chaſſé ſes gens ; c'eſt une choſe faite.
Hier il m'ordonna de faire maiſon nette:
Et depuis ce matin tout eſt nouveau céans;

Secrétaire, Cocher, Laquais petits & grands;
Moi ſeul enfin de tous je reſte à ſon ſervice.
Voici le pis, il vient d'ordonner à ſon Suiſſe,
Eſtafier qui n'entend ni rime ni raiſon,
D'ouvrir à tout venant ſa porte & ſa maiſon.

LE MÉDECIN.

Ma foi! tant mieux.

RICHARD.

Comment?

LE MÉDECIN.

Oui, tant mieux, je vous jure.
Puiſqu'il veut après tout en courir l'aventure,
J'aime mieux qu'en un jour & ſans précaution,
Il apprenne en entier la révolution.
Recevant coup-ſur-coup les traits qui le menacent,
L'effet en ſera prompt; les grandes douleurs paſſent.
Au lieu que pas-à-pas en ſon propre intérêt,
S'il éprouvoit, du tems, l'aſcendant indiſcret,
Ce détail ajoutant ſa colere à ſa peine,
Il ſeroit dans la tombe au bout de la ſemaine.
Qu'il en faſſe à ſa tête au reſte, il eſt perdu;
Je le vois; mais au moins j'ai fait ce que j'ai dû.
Je ne veux pas le voir maintenant; dans une heure
Je reviendrai; d'ailleurs vous ſavez ma demeure.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

RICHARD, *seul.*

HUM ! hum ! je ne ſuis point de même avis que lui;
Mon embarras n'eſt pas médiocre aujourd'hui:
Autant qu'il ſe pourra, je veux cacher encore
A Monſieur le Marquis les choſes qu'il ignore,
Et je riſquerois trop à lui parler ſans fard.
Je ſens bien cependant qu'il faudra tôt ou tard....

LE MARQUIS *en dedans.*

Hé ! !.! ....

RICHARD.

Ma foi le voici qui querelle & qui gronde.

SCÈNE III.

LE MARQUIS *en robe de chambre & en bonnet de nuit,* RICHARD.

LE MARQUIS.

HÉ ! ſonnez, Mons Richard, appellez tout mon monde;
Je prétends voir mes gens.

RICHARD.

Monſieur, je dois

LE MARQUIS.

Sonnez.

Qu'est-ce à dire, Faquin, comment vous raisonnez ?

RICHARD.

Non, Monsieur le Marquis, mais souffrez que je dise
L'avis du Médecin : il redoute la crise ...

LE MARQUIS.

Je ne redoute rien & je prétends sortir.
Je m'ennuie après tout.

RICHARD.

De quoi ? de consentir
Aux soins que nous prenons de votre santé chere ?
Attendez quelques jours encor, Monsieur, j'espere
Que votre guérison pourra sans me flatter....

LE MARQUIS.

Mon corps n'a qu'à guérir, je veux bien me porter.

RICHARD.

Sans contredit.

LE MARQUIS.

Sonnez. Et voyons si ma suite
A la tournure enfin, que je vous ai prescrite.

RICHARD *avec un peu de dépit & comme contraint, se retourne vers l'anti-chambre & crie.*

Hé ! les gens de Monsieur, entrez & rangez vous.

SCENE IV.

LE MARQUIS, RICHARD, LAQUAIS *dans le fond.*

LE MARQUIS *regardant avec sa loupe les Laquais sans livrée, & vêtus de différentes couleurs.*

QUOI ! ce sont là mes Gens ?

RICHARD.

Monsieur, les voilà tous.

LE MARQUIS.

Et d'où vient, s'il vous plaît, qu'ils n'ont pas ma livrée ?

RICHARD *embarrassé.*

Monsieur.... C'est que....

LE MARQUIS, *la voix haute, aigre & tranchante, comme dans presque tout le rôle.*

Comment ?

UN LAQUAIS *hardiment & d'une voix de fausset.*

La Loi l'a déchirée.

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

RICHARD.

Il veut dire, en termes singuliers
Que leurs habits étoient pour aller aux pilliers,
Qu'ils étoient vieux, usés....

LE MARQUIS.

Mons Richard, je vous charge
D'en avoir de nouveaux ; que le galon soit large.

(*Les Laquais se mettent à rire entr'eux.*)

RICHARD, *fierement aux Laquais.*

Soyez, devant Monsieur, respectueux, soumis;

LE MARQUIS.

Humbles, silencieux.

RICHARD.

Ils me l'ont tous promis.

LE MARQUIS, *les regardant encore,*

Ils ont un certain air d'assurance, qui choque.
J'entends que mon aspect, lui seul, les interloque;
Entendez-vous?

RICHARD.

Croyez, lorsqu'ils seront au fait...

LE MARQUIS.

Derriere mon carrosse un air très-satisfait.

RICHARD *donnant dans son sens.*

Le front émerveillé de leur bonne fortune?

LE MARQUIS.

Oui, fiers d'être échappés à la foule commune;
Sur-tout l'œil arrogant qui regarde en pitié,
Là ces petites gens qui vont toujours à pié.
Ces avis sont de poids.

RICHARD.

Oh ! vraiment ils n'ont garde.

LE MARQUIS.

Que portent-ils là tous ? quelle eſt cette cocarde ?
Comment ! ce ne ſont point je penſe mes couleurs ?

RICHARD *embarraſſé.*

Monſieur... c'eſt une mode

LE MARQUIS.

A Paris.

Le même LAQUAIS *du même ton.*

Même ailleurs.

RICHARD *aux Laquais.*

Allons, ſortez. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD ! au moins faites enſorte
Qu'en grand nombre toujours ils ſoient à ma grand'porte.

RICHARD.

Malpeſte ! on en impoſe ainſi.

LE MARQUIS, *charmé d'être deviné.*

Sans contredit.
Ah ! vous me comprenez, vous avez de l'esprit.
(*Richard salue.*)
Je veux partir demain pour aller à ma terre.
D'Anjou.

RICHARD.

Permettez-moi, sans vouloir vous déplaire,
De vous en empêcher, l'air est trop vif pour vous.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, il changera.

RICHARD.

Quand il deviendroit doux,
Vous ne pouvez partir ; l'objet de ce voyage,
Est d'aller promptement jouir de votre ouvrage ?
Vous voulez voir le parc & le jardin anglais
Que vous avez, Monsieur, commandés à grand frais ?

LE MARQUIS.

Précisément. Ainsi préparez ma voiture.

RICHARD.

Ces jardins ne sont pas en état ; je vous jure.
Pour aborder au parc, fera-t-on pour demain
Une lieue à-peu-près de votre grand chemin ?
Il n'est pas fait.

LE MARQUIS.

D'où vient ?

RICHARD.

Il faudroit par journée

Quatre cents ouvriers, pour qu'au bout de l'année
Ce chemin fût fini. Ces gens coûtent fort cher.

LE MARQUIS.

Vous me bercez toujours de vos contes en l'air.
Il falloit m'avertir d'un objet aussi mince.
A mon petit parent l'Intendant de Province,
Pourquoi ne pas écrire, afin qu'à ce chemin
Mille hommes, par corvée, aillent mettre la main ?
Il n'en coûterait rien & la chose irait vîte.

RICHARD.

On ne peut rien de mieux qu'une telle conduite :
Mais comment, sur ce point, me serois-je intrigué ?...

LE MARQUIS.

C'est moins que rien, un mot à son subdélégué.

RICHARD, *hésitant.*

Il faut encor, Monsieur, que je vous avertisse
D'un fait....

LE MARQUIS.

Dépêchez donc, vous faites mon supplice.

RICHARD.

C'est de votre jardin anglois dont il s'agit,
L'ouvrage est resté là, c'est ce que l'on m'écrit.
On a, dans votre plan, compris la chenneviére
D'une certaine veuve, *Adrienne Merciere*,
Elle fait un procès aujourd'hui, pour prouver
Que de son bien, Monsieur, on ne peut la priver,

LE MARQUIS, *ricannant.*

Son bien ? à la bonne heure ! & puiſqu'elle réſiſte ;
On plaidera. Voyez, voyez mon féodiſte :
Nous partageons : dès lors que ce ſol me convient,
C'eſt à lui de prouver que ce ſol m'appartient.
Il eſt fort habile homme & j'en fais ſon affaire.
En attendant toujours prenez la chenneviére:
Elle importe beaucoup ?..,

RICHARD, *avec importance.*

C'eſt pour bâtir deſſus
L'hermitage, & je crois le temple de Vénus.

LE MARQUIS.

Bien ! .... allez. (*Richard ſort.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, GAUTIER *pere, ſon vêtement recouvert d'une large redingotte boutonnée.*

GAUTIER.

Le bon jour à Monſieur d'Apremine !
Comment va la ſanté ? Je juge à votre mine
Que vous ne mourrez pas encor de celle-ci :
Tant mieux ! vivez long-tems ! je le déſire ainſi.
La goutte eſt un fier mal, ſi j'en crois l'apparence.
Quant à moi juſqu'ici, l'utile tempérance,
Un exercice égal un travail bien réglé,

Ont tenu ce fléau de mon toît exilé.
Quoi qu'il en soit, je viens pour vous parler d'affaire.
Asseyons-nous, Monsieur. (*Il prend une chaise & la traîne.*)

LE MARQUIS, *d'une hauteur pincée.*

Il n'est pas nécessaire.

GAUTIER.

Je viens de mon domaine à pied, vous jugez bien
Qu'il est fort nécessaire, en tout cet entretien,
Que je m'asseye un peu: même aisance sans doute
Vous arrangera fort, car vous avez la goutte.

LE MARQUIS, *de même.*

La goutte ne fait rien, mais les égards beaucoup.

GAUTIER.

Les égards ne sont rien où le besoin est tout:
Et quand je suis bien las j'ai besoin d'une chaise.
(*Il fait mine de s'asseoir en assurant son siége.*)

LE MARQUIS, *du même ton & un peu plus méprisant.*

Si je reste debout? cependant

GAUTIER.

À votre aise.

Oh! je ne prétends pas vous gêner, entre nous,
Vous êtes bien le maître & vous êtes chez vous. (*Il s'assied.*)
Or donc pour en venir à ce que je veux dire....

LE MARQUIS, *stupéfait, après s'être agité, s'approchant & du même air.*

A qui parlai-je?

GAUTIER, *assis*,

A qui? je vais vous en instruire.
Je me nomme François-Henri-Louis Gautier,
Citoyen, exercant l'estimable métier
De faire prosperer trois mille arpens de terre,
Dont sans devoir un sou je suis propriétaire.
Lequel bien au-surplus en toute bonne foi,
Accru de pere en fils est venu jusqu'à moi,
Depuis quatre cents ans on remonte l'époque
De Nicolas Gautier qui bâtit ma bicoque:
Elle est un peu plus belle, en ce moment qu'alors;
Mais j'y reste toujours mes ayeux y sont mors,
Et je veux, vu le train des choses qui se passent,
Que dans mille ans d'ici les Gautiers y trépassent.
En quatre mots, voilà qui j'étois, qui je suis;
Ma qualité, mon bien, & ma vie & ses fruits.

LE MARQUIS, *en fausset & d'un ton protecteur.*

Eh bien! que me veux-tu Gautier?

GAUTIER, *riant & se levant.*

A ce langage
Je vous vois mon ami. Bon!

LE MARQUIS, *d'un air fier & brusque.*

Point de badinage.
Gautier, Monsieur Gautier vous oubliez je voi
Le respect que l'on doit à des gens tels que moi.

GAUTIER.

Je manque de respect?

LE MARQUIS, *séchement.*

Oui beaucoup !

GAUTIER.

L'apparence

Puisque je viens pour faire avec vous alliance,
Demander pour mon fils, fils unique Matthieu,
Votre fille cadette en mariage....

LE MARQUIS.

O Dieu !

GAUTIER.

Comment donc ?

LE MARQUIS, *s'agitant.*

Qu'elle horreur !

GAUTIER.

Et que voulez-vous dire.

LE MARQUIS.

Sors de chez moi, Faquin,

GAUTIER.

Allons vous voulez rire.

LE MARQUIS, *vers l'antichambre.*

Holà ! mes gens, à moi ! mes gens, mes gens, Holà !
(Les Laquais entrent.)
Qu'on me chasse cet homme. *(Ils hésitent, il les pousse.)*
Allez vîte.

GAUTIER, *se retranchant & se campant sur son bâton en enfonçant son chapeau.*

Alte-là,

Voyons

Voyons qui d'entre vous aura cette insolence ?
(*Il ouvre sa redingote & montre à découvert son habit national.*)
Regardez cet habit. (*Les Laquais s'enfuient.*)

LE MARQUIS.

Mais ils sont fous, je pense.
Rentrez poltrons, rentrez.

GAUTIER, *affirmativement au Marquis.*

Ils ne rentreront pas,
Et je vous en réponds. De pareils attentats
Sont indignes, Monsieur, d'un brave & galant homme.
De quel droit pouvez-vous, si ?...

LE MARQUIS, *criant & s'agitant.*

Je suis Gentilhomme.

GAUTIER.

Eh ! qu'importe ?

LE MARQUIS.

Marquis ! homme de qualité !

GAUTIER.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Il faut être bien effronté....

GAUTIER.

En quoi donc ? de venir demander votre fille ?
Eh bien ! quand on rejette une honnête famille,
Un honnête refus suffit, Monsieur, je croi
Qu'il n'est que les coquins qu'on chasse de chez soi.

Au reste j'oublierai cette insulte insensée ;
Mon fils m'est cher, lui seul occupe ma pensée,
Il aime votre fille, il en est estimé....

LE MARQUIS.

Lui ?

GAUTIER.

Je puis dire plus, c'est qu'il en est aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas, ma fille est Demoiselle :
Aimer un roturier !

GAUTIER.

L'amour seroit nouvelle
En effet. Au surplus j'approuve cet amour,
Je n'y renonce pas, voyez à votre tour.
Comme je ne fais rien qui ne soit légitime,
Agir ouvertemeut fut toujours ma maxime. (*d'un ton décidé.*)
Je vous en préviens donc ; j'idolâtre mon fils.
Tous les moyens, Monsieur, qui me seront permis
Non pas par vos erreurs, ni par votre noblesse,
Mais par les loix de France & ma délicatesse,
Pour faire un mariage heureux & désiré,
J'en saurai faire usage & je les employerai. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

PAR exemple, voilà le comble de l'audace !...
M'insulter ?... me manquer ?... que faut-il que je fasse ?...
Fort bien !... L'autorité : sans doute. Tu vas voir
Comment on fait rentrer un Drole en son devoir.

{ *Il prend la sonnette qui est sur la table en forme de Bureau à sa gauche, il sonne, un Laquais vient.*

Mon Secrétaire... il dit, il prétend que ma fille...
Nous verrons ; car ceci n'est point une vétille.
C'est un projet affreux... à reculer d'horreur,
Qu'il faut punir soudain. (*Il sonne.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

QUE vous plaît-il, Monsieur ;

LE MARQUIS.

Richard, mon Intendant. (*Le Laquais sort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Si de cette bassesse
Je la trouvois... fi donc! ... oh! ... une Chanoinesse.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD! allez chercher ma fille en son Couvent.

RICHARD.

Laquelle?

LE MARQUIS.

La Cadette, allez, & dans l'instant
Qu'on me l'amene ici. (*L'Intendant sort & le Secrétaire entre.*)

SCÈNE XI.

LE SECRÉTAIRE, LE MARQUIS,

LE SECRÉTAIRE.

Je suis le Secrétaire
De Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous m'êtes néceſſaire.
Vîte mettez-vous là.

(*Le Secrétaire s'aſſied au Bureau pour écrire.*)

Fort bien, petit papier,
Point de marge, à la ligne... hum! le nommé Gautier,
(*Il dicte, & le Secrétaire répete le dernier mot de chaque phraſe.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient
» Monſieur.... (*Il s'interrompt.*)

Hé! que faites-vous donc? la bévue eſt inſigne;
Ne mettez, le *Monſieur*, qu'à la ſeconde ligne. (*Il reprend.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient,
» Monſieur, de me manquer d'une maniere outra-
» geante — *outrageante.* — C'eſt chez moi, & en face
» de moi qu'il s'eſt permis les excès les plus criminels
» — *criminels.* — Le fils de cet homme a pouſſé la
» démence juſqu'à parler d'amour à Madame la Cha-
» noineſſe ma fille — *ma fille.* — Je vous prie de m'en-
» voyer ſans retard une Lettre-de-cachet.... »

LE SECRÉTAIRE, *avec étonnement.*

Que faites-vous, Monſieur, daignez conſidérer.

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Que ce n'eſt pas à vous, Monſieur, à m'éclairer.

LE SECRÉTAIRE.

Sur ce point cependant, oſerai-je vous dire...

LE MARQUIS, *impérieuſement.*

Rien, Monſieur, rien du tout, vous ne devez qu'écrire,
il continue

» une Lettre-de-cachet, pour faire mettre en lieu sûr,
» ces deux hommes-là. J'attends ce service de votre
» extrême bonté — *EXTRÊME BONTÉ!...* — Vous
» savez avec quel attachement, ... je suis... Monsieur,
» votre...très-humble...& très...obéissant... serviteur.»

(*Le Marquis signe.*)

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur,

LE MARQUIS, *le dédaignant.*

Pliez la Lettre, & mettez le-dessus.
» A Monsieur le Lieutenant-général de Police...:

LE SECRÉTAIRE, *impatienté.*

Je vous le disois bien, vos soins sont superflus,
Je commence à rougir de me voir si docile.
Les Lettres-de-cachet sont, Monsieur, du vieux stile;
Vous n'en obtiendrez pas.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Laissons les entretiens.
C'est la trente-septième en un mot que j'obtiens,
Et pour moins que cela. Vous devez donc comprendre..:

LE SECRÉTAIRE.

Que vous n'en aurez point, Monsieur, daignez m'entendre;
Et quant au Lieutenant à qui vous écrivez,
Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mon ami, vous rêvez,
Et d'où venez-vous donc ? de l'Angleterre ? j'aime
Votre moralité.

LE SECRÉTAIRE, *avec humeur & se levant.*

D'où venez-vous, vous-même,
Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Quoi ! qu'est-ce à dire ? comment !
Vous me manquez.

LE SECRÉTAIRE, *avec une dignité flegmatique.*

Manquer !... non, Monsieur, nullement.
Mais lorsqu'un bon Français, soit foiblesse ou méprise,
A le malheur d'écrire une telle sottise :
Tout inutile, enfin, que soit un tel papier,
C'est un crime. (*Il déchire la Lettre & la jette sur la table.*)
Et voilà comme il doit l'expier.
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

INSOLENT ! Malheureux.... hors de chez moi ! je jure
De glisser au Ministre un mot de cette injure.
Tu verras leur colere, & que sur ce sujet
Ils ne plaisantent pas, ... si ce n'est en secret....
C'est de Londres qu'on tient ces coupables fadaises ;
Vous verrez qu'il en vient, ou des îles anglaises.
On devroit ruiner ces malheureux pays,
Où la canaille a droit de dire son avis.
Il n'est rien, si les Rois vouloient un jour s'entendre
Qu'à tout le genre humain ils ne pussent défendre :

Que nous ferions heureux, nous alors ! en effet
Rien ne feroit plus juſte, & plus ſage, & mieux fait
Que d'aſſervir la terre & ſur-tout la françaiſe,
Pour nos menus plaiſirs, & nous mettre à notre aiſe.

(*Comme il va pour ſortir il trouve l'interlocuteur ſuivant ſur ſes pas.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, BERTRAND.

BERTRAND, *homme bruſque, ſans inſolence; mais ſans politeſſe.*

AH ! Monſieur le Marquis, je vous trouve à la fin;
Après un ſi long-tems vous vous montrez enfin!
Eſt-ce aſſez, dites-moi, faire attendre un pauvre homme
A qui vous retenez une auſſi forte ſomme?
Si je m'étois douté de cela, non, morbleu!
Je n'aurois pas acquis & joué ſi gros jeu.
Comment, moi Créancier pour vous rendre ſervice...

LE MARQUIS.

Appaiſez-vous, Bertrand.

BERTRAND.

Oh ! de cette malice
Je ſuis dupe une fois; mais vienne qui voudra,
Je réponds déſormais....

LE MARQUIS.

Allons, il ſe taira.

BERTRAND.

C'est une conscience. (*se frappant la tête.*) Insensé! Misérable!
Quand donc feras-tu las d'être si serviable!
A l'Hôpital, Benêt!

LE MARQUIS.

Paix! paix! entendons-nous.

BERTRAND.

Me voilà ruiné.

LE MARQUIS.

Bertrand, asseyez-vous.

BERTRAND.

Je ne veux pas m'asseoir; toutes ces politesses
Ne sont pas mon affaire. Il me faut des espéces.

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes chez moi;
Et que vous me manquez?

BERTRAND.

Je vous manque? ma foi!
Je vous suis obligé. Dites-moi, je vous prie,
Quand vous vîntes chez nous, que j'eus la duperie
D'épouser, en un bloc, trente-sept Créanciers,
Qui tous faisoient arrêt aux mains de vos fermiers;
Qu'en vous en délivrant, en un jour, sur mes livres,
Je vous couchai, Monsieur, pour deux cent mille livres;
Je ne vous manquai point? voilà le grand merci!
Mais au fait, je verrai la fin de tout ceci.
Je veux être payé.

LE MARQUIS.

Vous le ferez fans doute,
Je fais bien à-peu-près, tout ce que je vous coute.
Mais vous favez auffi, malgré ce grand courroux,
Quel fut l'arrangement, alors pris entre nous?

BERTRAND.

Chanfons! que tout cela.

LE MARQUIS.

Mais vous perdez la tête.
Mais Bertrand autrefois vous étiez doux, honnête.

BERTRAND.

J'étois comme j'étois; il a paffé vraiment
Bien de l'eau fous le pont depuis l'arrangement.

LE MARQUIS.

Non, non, rien n'eft changé; je fuis toujours le même.
Mon amitié pour vous eft je puis dire extrême,
Et je tiendrai parole. Arrangeons nous, voyons.
Voici donc, ce me femble, à quoi nous en étions.
Vous avez trois enfans, deux garçons, une fille,
Un neveu....

BERTRAND.

Brrd! oh! bien, s'il faut que ma famille
Attende....

LE MARQUIS.

Paix, Bertrand, & laiffez-moi parler,

BERTRAND.

Eh! non, déjà je vois où vous voulez aller.

Le Marquis, *avec impatience & hauteur.*

Laiſſez-moi donc finir, eſt-ce ainſi qu'on abuſe?....

Bertrand.

Mon Dieu ! je le veux bien ſi cela vous amuſe,
Mais vous prêchez un ſourd.

Le Marquis.

Point du tout, vous verrez.
N'étions-nous pas d'accord, & vous en conviendrez,
Qu'à l'aîné de vos fils, par le crédit immenſe
Des trois nouveaux parents que j'ai dans la Finance;
Je ferois obtenir une direction
Des fermes en Champagne, avec condition
Que le poſte vaudroit ſix mille écus de rente,
Sans le tour du bâton? l'affaire eſt excellente !
Voilà l'aîné placé. Quant à votre cadet,
Que j'ai vu ſi joli ſous le petit collet,
Nous ſommes convenus, que ma ſœur la Baronne,
Dont le crédit peut tout ſur certaine perſonne,
Le nommeroit bientôt, vu le ſoin que je prends,
Au Prieuré d'Evron qui vaut ſix mille francs.
Votre fille, qui doit, comme je le préſume,
Epouſer l'an prochain, certain homme de plume,
Doit lui porter en dot deux mille écus auſſi
De rente ſur la Caiſſe établie à Poiſſy.
Il nous reſte un neveu, qui, ſur la Loterie,
Doit obtenir un bon, lequel, je le parie,
Lui vaudra tous les ans mille écus pour le moins.
Et vous qui ne pouvez avoir perdu vos ſoins,
Je vous ferai toucher, malgré votre fortune,
Cent louis chaque été ſur le clair de la Lune.

BERTRAND.

Cent louis chaque été ?

LE MARQUIS.

C'eſt quand il me plaira;
Calculez maintenant c[illegible] vous reviendra
Des revenus nombreux que ma faveur vous donne,
Et convenez au moins, d'une ame franche & bonne
Vos deux cents mille francs payés & rabattus,
Que vous me redevez encor cent mille écus.

BERTRAND.

Je ſuis déſeſpéré, car la perte eſt funeſte,
De ne pouvoir, Monſieur, vous rendre votre reſte.

LE MARQUIS.

Je vous en fais préſent, nous reſterons amis.

BERTRAND.

Non pas; mes intérêts ſeroient trop compromis.
Voila donc votre compte ?

LE MARQUIS.

Il eſt clair & ſolide.

BERTRAND.

Très-ſolide : or voici le mien qui me décide.
A bien juger du temps & de l'air du bureau,
La raiſon a réduit vos calculs à zéro.
Votre direction ſur les Fermes au Diable !
Les Fermiers maigriront, rien de plus équitable.

Vos emplois de Finance, ailleurs, tout comme ici,
Je n'en donnerois pas douze sols, Dieu merci!
Et quant au Prieuré, pour de tels Bénéfices,
Mon fils n'a pas le tems de dire des Offices;
Et bref, à la tonsure il a fait ses adieux;
Il est brave Soldat, & cela lui va mieux.
Ainsi tout calculé, daignez prendre la peine
De repondre en argent au dessein qui m'améne.
Mes deux cent mille francs; je les veux, ou sinon
Vos biens seront saisis, ou j'y perdrai mon nom.

LE MARQUIS.

C'en est trop à la fin, mon ame complaisante
A bien voulu souffrir cette humeur imprudente....

BERTRAND.

Quand on ne payra pas les dettes que l'on fait,
Il en faudra souffrir bien d'autres, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *menaçant.*

Sais-tu bien, que qui veut se jouer à ses Maîtres,
Court risque de sauter enfin par les fenêtres?

BERTRAND.

Mes Maîtres? est-ce vous.

LE MARQUIS.

Oui, nous te l'apprendrons.

BERTRAND.

Ah! ah! saisi demain.

LE MARQUIS.

Ah ! saisi, nous verrons.
Je voudrois bien savoir quel huissier assez bête,
Assez audacieux, quel Juge mal-honnête
Quel Procureur enfin assez sot, étourdi
Feront exécuter le projet que tu di ?
Mon Gendre est Président à Mortier.

BERTRAND.

Je m'en moque
J'ai Sentence, & mes Gens.

LE MARQUIS.

Toi, drôle ! je t'évoque
Au Conseil pour la vie.

BERTRAND.

Et moi mieux que cela;
Sur le Pont Saint Michel (*), & tirez vous de-là.

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Insolent ! sors, faquin....

BERTRAND, *outré.*

Si je n'ai pas ma somme,
Que plutôt.... & cela s'appelle un gentilhomme.

(*Il sort.*)

(*) Place où l'on vend les meubles par autorité de justice.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

AH ! drôle, par mes Gens, pour châtier ce ton;
Je te ferai donner mille coups de bâtons.
Je suis d'une fureur à tenir ces promesses;
Ayez donc des bontés après pour ces espéces!
Je n'y comprends plus rien, le monde est renversé....
L'homme est réellement quelquefois insensé,
En voilà déja trois, trois à qui je fais grace.
Mais d'où cela vient-il ? d'honneur! ceci me passe.
Ai-je été d'un abord trop doux, trop familier ?
Je le crains : car il faut mâter le roturier;
Permettre tout au-plus, l'accès de l'anti-chambre...
Ah ! je vois, je n'avois que ma robe de chambre
Et mon bonnet de nuit. Vraiment! je n'avois pas
Cet aspect imposant qui les range si bas.
Il faut les étourdir, c'est la bonne maniere.
On en fait ce qu'on veut après : à la premiere.
Je ne recevrai plus de pareils avortons,
Sans avoir sur mon corps ma plaque & mes cordons.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD ! holà : Richard,

RICHARD.

Monsieur ;

LE MARQUIS.

Arrivez vite.

Eh bien ! vous m'exposez aux cris, à la poursuite
De mes vils Créanciers, vous n'avez nul talent.
Vous souffrez qu'un faquin, un drôle, un insolent
Vienne me relancer ? n'avez-vous pas de honte
De compromettre ainsi mon rang.

RICHARD.

Monsieur, son compte....

LE MARQUIS.

Il devroit mille fois, être payé, faquin,
Si vous n'étiez un sot & peut-être un coquin.

RICHARD.

Daignez considérer.....

LE MARQUIS.

Quoi ! depuis deux années,
Que mes possessions vous sont abandonnées,

Depuis

Depuis ma maladie enfin vous n'avez ſu
Tirer aucun parti....

RICHARD.

Monſieur, ſi j'ai perçu
De vos terres....

LE MARQUIS.

Non, non, écartons ces miſteres.
Je ſais que vous n'avez rien perçu de mes terres,
Ou du moins peu de choſe; à mon emprunt dernier
J'en cédai, j'en conviens, le produit tout entier
Au prêteur pour ſix ans. Je parle d'autre choſe;
Et quand, juſqu'à ce jour, vous n'auriez, je ſuppoſe,
Touché de mes Brevets que trente mille écus....

RICHARD.

Trente mille? & ſur quoi les aurois-je perçus?

LE MARQUIS, *avec chaleur & humeur.*

Comment! ſur quoi? ſur quoi? le fat! le ſot! le cuiſtre!
Les trois Gouvernemens, que le dernier Miniſtre
M'accorda dans un jour, n'eſt-ce donc pas aſſez?
N'avez-vous pas loué les glacis, les foſſés?
Taxé les jeux publics? revendu ma marée?
Impoſé les marchés? prêté mes droits d'entrée?

RICHARD.

Le moyen....

LE MARQUIS.

N'ai-je pas un droit de pot-de-vin,
Pour nommer aux emplois de Syndic, d'Echevin?

Cinq à six ont vaqué, j'en suis sûr : bon apôtre !
Combien les avez-vous vendus, l'un portant l'autre ?

RICHARD.

Hélas ! si vous saviez....

LE MARQUIS.

Vous êtes un fripon.

RICHARD.

Si vous ne voulez pas....

LE MARQUIS, *plus agité.*

Parce que je suis bon ;
Monsieur vole, me ronge, oui, c'est une sang-sue.
Il a tout le profit, moi le mal : je me tue
A guetter les emplois, à courir les bureaux
Dès qu'un poste est vaquant je creve mes chevaux ;
Et je n'en suis pas mieux. Ah ! votre esprit se forge...

RICHARD.

Ecoutez seulement....

LE MARQUIS.

Fripon ! vous rendrez gorge ;
Et je vous apprendrai...

RICHARD.

Mais, Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Vous saurez ce que c'est que des biens mal acquis.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

EH bien ! mon Médecin, vient-il ?

RICHARD.

Dans la minute.

LE MARQUIS.

Je vais dans un ſeul mot terminer la diſpute,
Et je prétends ſortir avant la fin du jour.
Ne vient-il pas d'entrer à l'inſtant dans ma cour,
Un carroſſe ? voyez ;

RICHARD, *regardant à la fenêtre.*

Madame votre fille,
La Chanoineſſe.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

RICHARD.

Je la vois à la grille.

LE MARQUIS.

Faites-la moi monter. (*Richard ſort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, *seul.*

JE vais être éclairci
De ce tissu d'horreurs qu'on me débite ici....
Non, je ne reviens point de l'excès d'insolence
De ce Gautier, qui vient..., D'honneur! lorsque j'y pense,
Je ne peux sur ce point redouter un danger.
Si je n'avois mon rang & mon nom à venger,
Je n'en ferois que rire : & mes pareils, je jure,
Que je veux réjouir d'une telle aventure,
Quand le pere & l'amant seront tous deux coffrés ;
Vont partir d'un éclat, aux récits préparés
Des bourgeoises amours dont les Gautiers m'honorent;
Mais il n'est pas décent que ces drôles *ignorent*,
Qu'on ne s'adresse point, quand on fait s'estimer,
A des gens tels que nous, lorsque l'on veut aimer.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, *accourant.*

MON pere ! à vous revoir que ma joie est extrême!

LE MARQUIS.

Eloignez-vous de moi.

MATHILDE.

Moi, mon pere?

LE MARQUIS.

Vous même.

MATHILDE.

Quoi! depuis si long-tems absente de vos yeux,
Je n'ai pas satisfait ce désir précieux,
De serrer sur mon cœur un pere que j'adore;
Je vous vois & vos bras me repoussent encore!

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas de honte, opprobre de mon sang;
D'avilir à ce point l'éclat de votre rang?

MATHILDE.

De quoi me parlez-vous, vous me glacez de crainte.
J'ignore le sujet d'une pareille plainte.
Mon cœur est sans reproche.

LE MARQUIS.

Ecouter, accueillir
Un homme du néant, n'est-ce pas s'avilir?
Comment avez-vous eu la bassesse & l'audace
De souffrir... qu'il ôsat vous regarder en face?
Oublier sa naissance & négliger ses droits!

MATHILDE.

C'est de Monsieur Gautier que vous parlez, je crois?

LE MARQUIS, *furieux.*

Monsieur Gautier!... Monsieur!... Je veux le faire pendre.

MATHILDE.

Mon pere, calmez-vous, je vais tout vous apprendre.
Mon cœur est pur sans doute, & l'honneur le conduit.
Un soir, dans mon Couvent, des Brigands, à grand bruit,
Viennent le fer en main pour en briser la porte.
Soudains pour les chasser, il arrive une escorte
De Citoyens armés, dont les nobles secours
De nous toutes hélas ! conserverent les jours:
C'étoit Monsieur Gautier....

LE MARQUIS, *fortement.*

Point de Monsieur,

MATHILDE.

Mon pere;

LE MARQUIS.

Point de Monsieur, vous dis-je,

MATHILDE, *avec douceur.*

Eh bien ! il faut vous plaire.
Gautier donc commandoit ces hommes généreux.
A la faveur du trouble & du désordre affreux,
Qui remplissoit alors la maison alarmée,
Il me vit, & je crois que sans être blâmée,
Je puis faire l'aveu que dès le premier jour,
Je lus dans ses regards ses vœux & son amour.

LE MARQUIS.

Son amour ! l'insolent !....

MATHILDE.

Je n'oserai poursuivre.

LE MARQUIS.

Pourſuivez, je le veux... Cet homme étoit donc ivre.

MATHILDE, *ſouriant.*

De la plus grande Dame, un homme peut enfin
Etre fort amoureux, ſans être pris de vin.

LE MARQUIS, *en colere.*

Comment! vous l'excuſez?

MATHILDE.

Monſieur, ſi la colere
S'empare ainſi de vous, ſi j'ai pu vous déplaire
Par le peu que j'ai dit, il eſt de mon devoir
De taire ce qui reſte à vous faire ſavoir.

LE MARQUIS, *de même.*

Comment! aimeriez-vous ce faquin?

MATHILDE, *avec fermeté.*

Oui, je l'aime:
Pardonnez cet aveu, je le dois à moi-même.
Si je dois vous entendre encore l'outrager,
Je cauſe cet outrage & dois le partager.

LE MARQUIS, *hors de lui, furieux & trépignant.*

Ouf... Je ne ſais comment de cet énorme crime
Vous n'êtes pas déja la premiere victime...
Je ne me connois plus. (*Il court égaré.*)

MATHILDE.

Mon pere!

LE MARQUIS, *en délire.*

Horreur des Grands,
A moi la Cour!

MATHILDE, *le suivant.*

Mon pere!....

LE MARQUIS, *de même.*

A moi, les Parlements.

MATHILDE.

Ah, Monsieur!...

LE MARQUIS, *de même.*

C'est un rapt.

MATHILDE.

Ecoutez votre fille!...

LE MARQUIS, *en convulsion.*

Des Lettres-de-cachet! des Exempts! la *Bastille*!...
Je succombe à ma honte. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

MATHILDE.

Ah! Monsieur, modérez
Ces excès de douleur, vous me désespérez.
Soumise aux tems, aux Loix, à la raison fidele;
Je n'ai pas dû m'attendre à me voir criminelle,
D'éprouver de l'amour, lorsqu'avec ma vertu,
L'Hymen mettra d'accord mon cœur.

LE MARQUIS.

L'espere-tu?
Moi souffrir de tels nœuds! ma fille êtes-vous folle?
(*Il se leve.*)
Mathilde d'Apremine! à quelle indigne école

Avez-vous donc appris que vous pourriez jamais
Epouser un Bourgeois, un roturier?

MATHILDE.

Eh! mais!...
Vous me surprenez fort; car.....

LE MARQUIS.

Une Chanoinesse!

MATHILDE.

Il n'en est plus, mon pere, une Loi très-expresse
Les réduit à rien, & vous le savez....

LE MARQUIS.

Comment!

MATHILDE.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Bah! bah! nouvelle de Couvent!
Je ne m'arrête point à cette folle excuse.

MATHILDE.

Je n'employai jamais le mensonge & la ruse,
Et puisque vous savez, sans doute mieux que moi,
Quel est, en mon état, l'avenir que je voi,
Vous dissimulez-vous les chagrins d'une fille,
Isolée à jamais & presque sans famille?
Vos biens sont obérés, vous avez trop d'enfans,
Pour pouvoir me trouver un époux chez les Grands.

LE MARQUIS.

Mais je le sais fort bien; mais aussi mon envie,
Mes ordres absolus, sont que toute la vie

Vous restiez fille. Ah ! ah ! vous voulez un mari ?

MATHILDE.

Les sentimens d'honneur dont mon cœur s'est nourri
Me disent....

LE MARQUIS.

J'entends bien. Vous n'êtes pas un ange.
Mais on garde son nom .... sa noblesse... on s'arrange.

MATHILDE, *avec une noble pudeur.*

Je ne vous entends pas, Monsieur, & sans vouloir
Vous manquer de respect, ni trahir mon devoir,
Je vous dévoilerai mon ame toute entiere.
Je suis d'un sang très-noble, il est vrai, la premiere
Je veux en conserver l'éclat qui m'est échu,
En restant vraiment noble à force de vertu.
Nul bisarre désir n'occupe ma pensée:
J'ai l'esprit sans fierté, mais l'ame bien placée;
Mon cœur est né sensible, & plus j'approfondis
Ses goûts & ses penchans, & moins, je vous le dis,
Moins je me reconnois la force & le courage
De braver la nature, ou de lui faire outrage.
L'état infortuné dans lequel, sans détours,
Mon pere me condamne à consumer mes jours,
Est un état affreux. Je n'y vois, sans rien feindre,
Que dangers à courir & que vices à craindre,
Que combats éternels, ou honte à supporter,
Rien à se rendre cher, & tout à détester.
Un sort bien différent s'offre à mon espérance,
Dans la douce union, Monsieur, qui vous offense,
Quand l'honneur, la raison y rassemblent deux cœurs,
Et qu'on y porte enfin de l'amour & des mœurs.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Il faut que je....

MATHILDE, *vivement.*

Mon pere, un mot encor de grace.
Un homme, à dire vrai, non pas d'illuſtre race,
Mais du ſang le plus pur, vraiment homme de bien,
Jeune, bien fait, aimable & parfait Citoyen,
A ſu toucher mon cœur ; j'aime & je ſuis aimée,
Si d'un pareil hymen votre ame eſt alarmée,
Que ma ſécurité ſoit pour vous le garant
Du bonheur de l'épouſe & du cœur de l'amant.
Je ne profite point du pénible avantage
De ces droits bien récens, que je tiens de mon âge,
Pour arracher [illegible] pere un aveu des plus doux ;
J'ai l'eſpoir co[illegible]nt d'obtenir tout de vous ;
Vous y réfléchirez, mon pere, & votre fille
Sera toujours comptée au ſein de ſa famille. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Je ne ſais où j'en ſuis. Je n'y comprends plus rien. . .
Mais du ſang le plus pur !... Un parfait Citoyen !...
Quel jargon eſt-ce-là ?... Sa tête eſt dérangée :
C'eſt un roman complet. J'avois l'ame affligée
D'abord de tout ceci ; mais je dois préſumer
Que ce n'eſt qu'une folle à faire renfermer,
Et quelque ſcélérat à mettre à la baſtille,
Pour avoir adoré ma romaneſque fille.

Ah ! je vous apprendrai, Citoyen doucereux,
Si d'une Chanoinesse on devient amoureux.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, *gaiement.*

Mes très-humbles devoirs à Monsieur d'Apremine.

LE MARQUIS, *grommelant.*

Bon jour, bon jour, Docteur.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qui vous chagrine ?

LE MARQUIS.

Des drôles, des faquins, qui semblent aujourd'hui
S'être donné le mot pour causer mon ennui,
Pour me faire enrager ; on me manque.

LE MÉDECIN, *riant.*

Je pense
Que ce n'est pas leur faute, & c'est votre imprudence
Qui cause tout cela. (*Il rit encore.*)

LE MARQUIS, *surpris.*

Quoi, Docteur, voulez-vous
Me manquer aussi ?

LE MÉDECIN.

Moi ? mon cher Monsieur, tout doux.

Je vous avois prefcrit de demeurer tranquille;
Vous ne le voulez pas ? hé bien, courez la ville;
A force de chagrin, de contradiction,
Vous connoîtrez à fond la révolution.

LE MARQUIS.

Qu'eft-ce donc que cela ?

LE MÉDECIN.

C'eft l'effet légitime
Des droits de la nature & de l'excès du crime.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas, expliquez-moi. . . .

LE MÉDECIN.

Je dis,
Car pour rendre à la fois tous vos fens étourdis,
Si vous ignorez tout il faut tout vous apprendre.

(*Plus haut.*)

Je dis qu'à la raifon il eft tems de fe rendre.
Tout l'état eft changé, les hommes font égaux;
Il n'eft plus de Seigneurs, il n'eft plus de vaffaux.
Les Parlemens font morts, le haut Clergé de même;
L'armée a pris parti pour cette Loi fuprême;
Le Roi d'accord de tout de nos cœurs s'eft faifi;
Et c'eft un pere enfin que nous avons choifi.

LE MARQUIS, *ftupéfait.*

Docteur, avez-vous donc la cervelle troublée?
Qui vous a dit cela, s'il vous plaît...

LE MÉDECIN.

L'ASSEMBLÉE

Nationale ; ou bien, en des termes égaux,
Et si vous l'aimez mieux, les Etats-Généraux.

Le Marquis, *reculant d'épouvante.*

Comment ! ils sont sur pied ?

Le Médecin.

Oui, Monsieur, pour la vie ;
C'est-à-dire, à jamais. Si vous avez l'envie
De voir à ce Sénat prononcer un Décret,
Vous n'avez qu'à venir, je vous offre un billet.

Le Marquis, *ébahi.*

Un billet.

Le Médecin.

Oui, sans doute, un bon, que la fortune
Me donne, pour vous faire asseoir dans la tribune ;
J'en ai deux à propos, un pour vous, un pour moi.
Et vous avez raison, sans trop savoir pourquoi,
De rester étonné que pour voir ses affaires,
Il faille au Citoyen de tels préliminaires.
C'est un dernier abus, une chicane enfin
Qu'enfante un peu d'humeur, mais cela n'est pas fin.
Nous aurons un local, quand nous serons plus riches
Qui nous garantira de ces petites niches.

Le Marquis, *d'étonnement en étonnement.*

Quoi ! me dites-vous vrai ? quoi même sous nos yeux. . ;
Savez-vous que ceci devient fort sérieux,
Docteur ?

Le Médecin.

Très-sérieux.

LE MARQUIS.

Comment ! toute la France
S'eſt conduite, Docteur, avec cette imprudence ?

LE MÉDECIN.

Oui, Monſieur, les François ſont toujours étourdis ;
Et la choſe eſt vraiment comme je vous le dis.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte-là, ſi l'on nous tend ces piéges,
Nous allons, nous Seigneurs, perdre nos priviléges.

LE MÉDECIN.

Ils ſont perdus.

LE MARQUIS.

Alors que nous reſte-t-il ? Rien ?

LE MÉDECIN.

Les droits ſacrés de l'homme & ceux du Citoyen.

LE MARQUIS.

Bel avoir que cela ! ſi rien ne l'accompagne.
Savez-vous bien que j'ai ſix terres en Bretagne ?

LE MÉDECIN.

Vous les avez toujours ; mais plus, plus de rançon ;
Vous n'y perdez, je crois, Monſieur, que la façon.

LE MARQUIS, *furieux.*

Oh bien ! moi je proteſte & j'en trouverai d'autres
Qui du droit féodal ſe rendront les apôtres.

(*Il retrouſſe ſa robe-de-chambre & ſe campe d'une maniere chevalereſque, en s'agitant dans l'attitude d'un Général d'armée tel qu'on les peint ſur les portraits de famille.*)

D'où vient que tous les Grands ne se sont pas armés.
Pour soutenir l'honneur des nobles opprimés.

LE MÉDECIN.

Ce n'est point leur honneur que l'on attaque. Au reste
Quelques-uns ont tenté cet armement funeste.
Ne leur en veuillez pas ; exceptez seulement
Le bon sens, la vigueur, l'esprit & le talent,
Ils ont tout employé ; s'ils ont compté sans l'hôte,
Dit le peuple, croyez que ce n'est par leur faute.

LE MARQUIS, *confondu de surprise.*

Ils se sont armés !... quoi ! le peuple, à cet aspect,
N'a pas été tremblant & saisi de respect ?

LE MÉDECIN.

Pas du tout. Et voilà d'où vient votre infortune.
Les Citoyens rangés dans la classe commune,
Vous les avez toujours crus des sots sans vigueur ;
Vous avez constamment pris l'orgueil pour du cœur.
Ce qui n'étoit point vous, sans nulle différence,
Vous l'avez méprisé, jusques à l'indécence.
Selon vous & toujours vous l'avez dit sans fard,
L'artiste étoit un fou, l'écrivain un bavard ;
Le laboureur un serf à rester dans l'entrave ;
L'artisan, un valet ; le soldat, un esclave ;
L'observateur profond & muet devant vous,
Un stupide à berner, un spectateur jaloux ;
Le Marchand, un faquin, s'il offroit sa requête ;
Le pauvre, un importun ; tout ce peuple, une bête.
Pour vous plaire il falloit ne jamais rien oser,
Vous prêter de l'argent, ou bien vous amuser.

LE MARQUIS,

Le Marquis, *avec une naïve colere.*

Avions-nous tort, Docteur, à votre avis?

Le Médecin.

Je trouve
Que vous pensiez fort mal; le peuple vous le prouve;
Car il vous a battus: s'il n'eût été qu'un sot,
Il eût pris cette fois vos Avocats au mot.
Il a plaidé sa cause & l'a fort bien plaidée.

Le Marquis.

Comment?

Le Médecin.

Les uns voyant la parole accordée,
On écrit nos raisons; vous n'avez répondu
Que par des préjugés, & c'étoit tems perdu.
Quelques autres, doués d'une mâle éloquence,
A vos petits crieurs ont imposé silence;
Et les autres enfin, du fer national
Ont chassé les tyrans tant à pied qu'à cheval;
Grands & petits Suppôts, bien loin de leurs demeures.
Vous savez la Bastille? ils l'ont prise en deux heures.
Sous l'œil du Despotisme alors épouvanté,
Promenant l'étendard de la nécessité,
Précédés de la peur, qui fuyant hors de France,
Y frappoit en passant plus d'une conscience,
Ils ont, en quatre jours, par un trait solemnel,
Sans commettre aucun mal, fait un bien éternel.

Le Marquis, *abasourdi.*

Que m'apprenez-vous-là? quel accident étrange!

Le Médecin.

Il est fâcheux pour vous, je sens qu'il vous dérange;

LE MARQUIS, *furieux.*

Et vous l'approuvez, vous?

LE MÉDECIN.

Très-fort.

LE MARQUIS.

Est-il permis!
Quoi! juqu'aux Médecins qui sont nos ennemis!

LE MÉDECIN.

Très-permis, je vous jure. Et notre Roi lui-même
En témoigne à nos yeux une allégresse extrême.

LE MARQUIS, *outré.*

Mais vous n'y pensez pas, il perd tout son pouvoir.

LE MÉDECIN.

C'est ce que vos amis voudroient lui faire voir:
C'est où je vous attends, & voilà la matiere
Sur laquelle il vous faut une pleine lumiere.

LE MARQUIS.

Vous êtes fort adroit, mais pas encore assez
Pour me prouver...

LE MÉDECIN.

Je veux, puisque vous me pressez,
Démontrer, qu'en dépit d'une fausse maxime,
Le Roi n'a pas perdu son pouvoir légitime.

LE MARQUIS.

Mais légitime, ou non..., je m'entends; son pouvoir.

LE MÉDECIN.

Et quel eſt, ſelon vous, celui qu'il doit avoir?

LE MARQUIS.

Plaiſante queſtion!

LE MÉDECIN.

Mais encor?

LE MARQUIS.

C'eſt de faire
En tout, comme par-tout, tout ce qui peut lui plaire.

LE MÉDECIN.

Faire tout ce qui plaît! voilà la liberté.

LE MARQUIS.

Juſtement.

LE MÉDECIN.

Ainſi donc chacun de ſon côté
En pourra faire aurant pour garder l'équilibre.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas.

LE MÉDECIN.

Le Roi ſera donc le ſeul libre?

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela... non... il faut...

LE MÉDECIN.

Que faut-il?

LE MARQUIS, *cherchant à répondre & ne le pouvant.*

Oh ! vous m'embarrassez ; vous êtes trop subtil.

LE MÉDECIN.

Non. Je suis seulement ce que chacun doit être,
Raisonnable. Je dis qu'il ne nous faut qu'un maître,
Egal, invariable, intégre : c'est la *Loi.*
Et pour l'exécuter au nom de tous, un *Roi.*

LE MARQUIS.

D'accord. Mais cette Loi, c'est au Roi seul, je pense,
A la faire....

LE MÉDECIN.

Non pas. Voilà la différence:
Car s'il faisoit les Loix qu'il exécuteroit,
Il pourroit faire alors tout ce qui lui plairoit;
Lui seul donc seroit libre & sans aucune entrave,
Et c'est la nation qui seroit seule esclave;
Or ce seroit vraiment trop de disparité.
Rien n'est plus clair, je crois, que cette vérité.
Nous faisons donc les Loix, le Roi les exécute;
Et s'il faut franchement terminer la dispute,
Dites : est-ce pour eux qu'on avoit à nos Rois
Appris l'art des Tyrans & le mépris des Loix?
Quel bien leur revenoit du despotisme horrible,
Qu'exerçoit en leur nom cette ligue terrible
De Ministres, de Grands très-divisés entr'eux,
Mais constamment unis en un point désastreux,
Dans l'infâme projet de dévorer la France?
Ceux-ci profitoient seuls d'une injuste puissance,
Et le crédule Roi, chargé de leurs forfaits,

Comptoit leurs crimes propres au rang de ses bienfaits.
Tour à tour élevés au timon des affaires,
De ce poste chassés l'un par l'autre en faux-freres,
Ils n'en gardoient pas moins le tacite serment,
De maintenir le Prince en son aveuglement,
Et de faire servir à leurs sourdes bassesses,
Bien souvent ses vertus & toujours ses foiblesses.
Leur ligue même encor préparoit de plus loin.
Le moyen d'écarter tout dangereux témoin;
Sous les pas de nos Rois, pour mieux creuser l'abîme,
C'est jusqu'en son berceau qu'ils choyoient la victime.
L'erreur, les préjugés & l'orgueil triomphant,
Pas à pas dans le cœur de tout royal enfant,
Entroient avec calcul; & par cette sémence,
Mêlant leurs passions avec son innocence,
Ils formoient un esclave à lui-même inconnu,
Pour régner à sa place & tromper sa vertu.
Mais pour le jour présent, la Providence auguste,
Nous a voulu garder, malgré vous, un Roi juste,
Un Roi bon. Que ne peut un heureux naturel!
N'allez pas m'accuser du talent criminel
De flatter lâchement le Monarque qu'on aime;
S'il n'étoit pas aimé, je le dirois de même.
Mais un fait bien réel, c'est que dans tout l'état,
Il n'est pas un François jusques au plus ingrat,
Qui ne reste d'accord que sans ce Prince sage,
Le vaisseau de l'état alloit faire naufrage;
Lui seul a résisté, lui seul aux vils projets,
De verser notre sang & de troubler la paix.
Il a fort bien senti les piéges des perfides;
Il a senti nos cœurs de son amour avides;
Il s'en est rapproché, non pas avec effort,

Ainſi que le prétend un parti déja mort,
Mais de toute ſon ame, & ſi quelque prudence
A dirigé ſes pas en cette circonſtance,
C'eſt que craignant les coups de ſes propres tyrans,
Il s'eſt venu jetter au ſein de ſes enfans.

LE MARQUIS *accablé, tombe dans un fauteuil.*

Ah ! Docteur ! ç'en eſt fait.

LE MÉDECIN.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Quel abîme !
Que le Roi de ſon peuple ait l'amour & l'eſtime,
A la bonne-heure. Mais ſi ce Prince en ce jour
Accorde ſon eſtime au peuple & ſon amour,
Les Grands ſont abattus ; ils ſont morts !

LE MÉDECIN.

C'eſt dommage.
Eh bien ! . . .

LE MARQUIS, *ſe levant furieux.*

Et vous croyez conſerver l'avantage ?
Vous imaginez-vous que nous ſommes battus,
De ſorte à ne pouvoir reprendre le deſſus ?
Ne vous en flattez pas, aſcendant éphémère !

LE MÉDECIN.

Voilà de vos pareils juſtement la chimère.
Nous ne vous craignons pas, & tout homme ſenſé
Voit fort bien à quel point la lumiere a percé.

Le Marquis, *ricannant de colere.*

La lumiere !... ah ! vraiment, le peuple eſt un prodige,
Juſqu'à mon cordonnier, tout eſt ſavant, vous dis-je,
Ils vont connoître à fonds....

Le Médecin.

Mais, Monſieur le Marquis,
Dans l'homme, le ſavoir ne fut jamais requis
Pour défendre les droits, la Liberté de l'homme;
Le groſſier Citoyen étoit libre dans Rome.
Il ſuffit aux François, pour être corrigés,
Non pas d'être ſavants, mais loin des préjugés.
C'eſt une affaire faite ; & vous ſavez peut-être
Qu'il faut mille ans & plus pour les faire renaître.
Dans notre état nouveau tout ſera-t-il parfait ?
Non, bien certainement, & je ſais en effet,
Que de vingt bonnes Loix, dix au moins ſont perdues,
Dès lors qu'on les applique à des mœurs corrompues.
C'eſt l'affaire du tems, & nos petits neveux,
Si nous tenons le bien profiteront du mieux.
Au reſte tout eſt dit, & perdez l'eſpérance,
De revoir de vos jours le deſpotiſme en France.
Il eſt un argument, dont mes yeux ſont charmés,
Ce ſont trois millions de Citoyens armés,
Qu'on ne pourra jamais diviſer ni corrompre,
Que le globe en entier ne peut battre ni rompre;
Qui veulent conſerver leur Liberté, leur bien,
Qui ne mourront jamais & qui ne coûtent rien.

Le Marquis, *hors de lui & trépignant le long de ſa chambre.*

Finirez-vous, Docteur, cette ſotte bravade ?
Vous êtes Médecin & me rendez malade.

Dites-moi des raiſons qui me faſſent plaiſir.

LE MÉDECIN.

Il eſt paſſé le tems où chacun à loiſir,
Déguiſoit finement l'effet de chaque cauſe,
Selon que vous vouliez que ſe paſsât la choſe.
Vous étiez ſéparés de tout l'état alors,
Vous êtes, malgré vous, rentrés dans ce grand corps;
Vous y voilà ; roulez avec l'eſpéce humaine,
Prenez-y votre part de plaiſir & de peine,
Et ne redoutez plus, autant qu'il ſe pourra,
La vérité, ma foi, car on vous la dira.

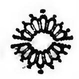
SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *donnant la Lettre au Marquis.*

UNE Lettre, Monſieur, qu'à l'inſtant on apporte.

Le Marquis prend la lettre, fait ſigne au Laquais de ſe retirer & ouvre la Lettre. Le Laquais ſort.



SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN.

LE MARQUIS.

C'EST de mon Procureur, Monſieur de Laretorte.
(*Il lit.*)

» Monſieur le Marquis, comme vous n'êtes plus
» viſible depuis fort long-tems, celle-ci eſt pour vous
» apprendre que le ſieur Bertrand votre Créancier,
» va faire procéder à la ſaiſie de tous vos biens &
» meubles, en vertu d'une ſentence. Cet homme ne
» veut rien entendre & la ſéqueſtration eſt inévita-
» ble. Je ſuis, &c.

Mes biens ſeroient ſaiſis ?... cela ne ſe peut pas.

LE MÉDECIN.

La Juſtice eſt debout, les protecteurs à bas.

LE MARQUIS.

Oh ! le ſot Procureur de ne ſavoir répondre
A des ſots Créanciers.

LE MÉDECIN, *riant.*

Il ne faut pas confondre.
Ce qu'on pouvoit jadis, ſe peut moins aujourd'hui.



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *au Marquis avec de grands saluts.*

MONSIEUR m'excusera, si j'ose devant lui
Me présenter...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Eh bien ! qu'est-ce ?

L'HUISSIER, *remettant un exploit.*

Je donne
Cet exploit à Monsieur, parlant à sa personne.

LE MARQUIS.

Un exploit ! à moi-même ?

L'HUISSIER.

Avec commandement
De payer en mes mains, & très exactement.

LE MARQUIS, *furieux.*

Un Huissier devant moi ! dans mon hôtel !...

L'HUISSIER.

Je n'use
Que de ma qualité, je vous demande excuse.
C'est à Monsieur Bertrand, pour qui je suis porteur,
Qu'il faut s'en prendre, & non à votre serviteur.

Le Marquis, *hors de lui.*

Attends, maraud ! attends, mes gens vont t'éconduire
De la bonne façon. (*Il va à la porte.*)

Le Médecin, *retenant le Marquis*

Gardez-vous de lui nuire.
Vous prétendez envain lui faire quelque affront;
Et vos gens à coup sûr vous désobéiront.

l'Huissier, *saluant.*

Je sors avec respect. (*Il s'en va.*)

Le Marquis, *se retournant avec amertume vers le Médecin.*

Voilà de vos merveilles :
On ne peut aux Huissiers couper les deux oreilles.

SCENE IX.

Les Précédens, GAUTIER, *pere.*

Gautier, *gaiement.*

Je reviens de nouveau, chez Monsieur le Marquis.
Je n'ai point de rancune, & mes droits sont acquis.
Pour lui prouver la foi qu'on doit à ma parole.

Le Marquis, *avec hauteur.*

Monsieur Gautier ! j'ai cru....

Gautier.

Mon aspect vous désole,

Je le vois, je le sens & j'en sais la raison.
Mais deux fois en un jour, si dans votre maison,
Je prends la liberté de me donner carriere,
Ma seconde visite excuse la premiere.
Ecoutez-moi de grace, & quand j'aurai tout dit,
Témoignez de la joie ou montrez du dépit,
Vous en serez le maître : & comme je ne gêne
L'accueil, ni le mépris, l'amitié ni la haine,
Vous voudrez trouver bon selon notre marché
Que je reste bien-aise ou m'en aille fâché ?

LE MÉDECIN.

Monsieur, dit de bon sens.

GAUTIER.

C'est toujours ma coutume;
Et je vais le prouver ; du moins je le présume.
Votre fille & mon fils, par un accord heureux,
Se trouvent sans retour l'un de l'autre amoureux....

LE MARQUIS, *avec dépit.*

Docteur, vous l'entendez ?

LE MÉDECIN.

Il s'explique à merveille.

GAUTIER, *continuant.*

Je prends le vrai parti que la raison conseille.
Je veux les marier, vous ne le voulez pas.
Comment sortirons-nous d'un pareil embarras ?
Vous êtes de la Cour & moi de la campagne,
La noblesse vous suit ; l'honneur seul m'accompagne ;
Mais vous n'êtes pas riche & j'ai beaucoup de bien ;
Vos dettes sont en nombre & moi je ne dois rien.

La balance entre nous, eſt pour le moins égale.
Mais certaine aventure heureuſe, originale,
S'il reſtoit entre nous de l'inégalité,
Peut mettre l'avantage enfin de mon côté.
Bref, un Monſieur Bertrand têtu de ſa nature;
Et votre Créancier, ſans vous faire une injure,
Me trouve par hazard, & peſtant contre vous;
Me conte par humeur, l'objet de ſon courroux:
Votre nom me réveille, & je vois tout propice
Pour vous rendre à la hâte un ſignalé ſervice;
J'achete ſa créance. Il étoit tems, je crois.
N'eſt-il pas plus heureux d'avoir affaire à moi?
Puiſque loin de ſaiſir vos biens, votre caroſſe,
Les deux cent mille francs ſont un préſent de noces
Que je donne à ma Brû... quand elle le ſera.
(*S'inclinant.*) Si cela vous convient, Monſieur me le dira.

LE MÉDECIN.

Mais c'eſt un marché d'or.

LE MARQUIS.

Qui moi? donner ma fille?...

GAUTIER.

Attendez. Conſultez. J'ajoute une apoſtille.
Mon fils eſt aſſez riche, & ne veut point de dot.
L'amour ſeul, à l'amour va ſuffire en un mot.
Qui ne demande rien, & veut payer vos dettes,
N'exige pas, je crois, des choſes indiſcrettes?
Mais ſi vous refuſez de conclure à ce prix,
Je ne pourrai douter de ce profond mépris,
Dont il vous conviendroit de payer ma demande:
Et comme à mon avis l'inſulte ſeroit grande,

Je vous crois raisonnable assez pour espérer,
Que sans la moindre grace & sans délibérer,
Exempt d'une pitié, pour vous humiliante,
Je vous ferai payer en espece sonnante
Les deux cent mille francs que j'ai duement acquis.
(*Il s'incline.*) J'attends la volonté de Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS, *un peu ébranlé.*

Mais comme il est pressant, Docteur, que vous en semble,
N'est-il pas singulier ?...

LE MÉDECIN.

De marier ensemble
Deux amoureux ? mais non, la noblesse en ce jour
N'est pas ce qu'on vous paye au moins.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LE MÉDECIN.

L'amour.
Oui l'amour. La noblesse ! elle n'est plus de mode,
Et de tous les fardeaux, c'est le plus incommode
Aujourd'hui: Signez donc, vous gagnez vos dépens,
Un embarras de moins, & d'honnêtes parens.

LE MARQUIS, *se laissant aller.*

Ils sont tous contre moi.

LE MÉDECIN, *à Gautier.*

Monsieur veut bien pour gendre
Accepter votre fils. Courez, allez le prendre.

GAUTIER, *appellant.*

Mon fils, approchez-vous.

SCÈNE X, *& derniere.*

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, GAUTIER, fils, *en uniforme de Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Parisienne.*

GAUTIER, *pere, à son fils.*

MONSIEUR vous fait l'honneur
De vous donner sa fille.

GAUTIER, *fils.*

Il comble mon bonheur.
(*Au Marquis.*)
Ah ! par l'objet charmant, qui fait mon espérance,
Jugez, jugez, Monsieur, de ma reconnoissance.

MATHILDE, *à son pere.*

Que de bonté, mon pere ! & qu'il va m'être doux
De rendre heureux l'amant que je reçois de vous,

LE MARQUIS, *qui a été & est tout étourdi du ostume de Gautier fils.*

Que vois je ? quoi ! c'est là l'époux qu'on me propose,
Il est donc Colonel ?

GAUTIER, *pere.*

Oui, c'est la même chose.

LE MARQUIS, *riant déja.*

Vous ne m'en disiez rien, il est donc présenté ?

GAUTIER, *fils*.

Oui, chaque jour, à l'une & l'autre Majesté;
Et mieux vu chaque jour.

LE MARQUIS, *content*.

Oh! c'est une autre affaire;
Cet hymen en ce cas ne peut plus me déplaire.

GAUTIER, *pere*, *en remettant le contrat de la dette au Marquis & l'embrassant*.

Puisque tout est conclu, mon compere à présent,
Vous voudrez accepter ce modique présent.

MATHILDE, *ôtant une Cocarde Nationale de son busc & la présentant à son pere qui l'embrasse*.

Voici le mien; de grace acceptez ma cocarde.

GAUTIER, *fils*, *courant embrasser le Marquis & s'inclinant après*.

Mon beau-pere!... demain vous monterez la Garde.

Fin du second & dernier Acte.